

Études d'histoire religieuse



Roland Cosandey, André Gaudreault, Tom Gunning, dir., *Une invention du diable? Cinéma des premiers temps et religion. An Invention of the Devil? Religion and Early Cinema*, Québec-Lausanne, PUL et Payot Lausanne, 1992, 383 p. 48 \$

Andrée Dufour

Volume 60, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufour, A. (1994). Compte rendu de [Roland Cosandey, André Gaudreault, Tom Gunning, dir., *Une invention du diable? Cinéma des premiers temps et religion. An Invention of the Devil? Religion and Early Cinema*, Québec-Lausanne, PUL et Payot Lausanne, 1992, 383 p. 48 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 60, 152–153. <https://doi.org/10.7202/1007071ar>

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicae Canadensis Inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

C'est un travail scientifique qui enrichira l'historiographie religieuse du Canada français.

Anselme Chiasson, o.f.m.cap.
Moncton, N.-B.

* * *

Roland Cosandey, André Gaudreault, Tom Gunning, dir., *Une invention du diable? Cinéma des premiers temps et religion. An Invention of the Devil? Religion and Early Cinema*, Québec-Lausanne, PUL et Payot Lausanne, 1992, 383 p. 48 \$

Cet ouvrage collectif contient les Actes du premier colloque, tenu à l'Université Laval en juin 1990, de la jeune Association internationale pour le développement de la recherche sur le cinéma des premiers temps, dite aussi Domitor, du nom que l'on voulut donner en 1895 au cinématographe des Frères Lumière.

L'ouvrage réunit 25 courtes études d'historiens du Québec, des États-Unis et d'Europe de l'Ouest et de l'Est sur le thème général des rapports existant entre le cinéma et la religion durant les années d'avant la Grande guerre. Rédigées en français ou en anglais — d'où le titre bilingue du livre — ces études sont regroupées en quatre sous-thèmes distincts: le cinéma vu par les Églises, le tournage de la Passion, la représentation du religieux et, enfin, les Figures du spirituel. Nous privilégions ici le premier thème qui donne le ton à l'ouvrage et qui permet une intéressante comparaison entre l'attitude de l'Église québécoise et celle des Églises de l'Europe francophone, France et Belgique notamment.

L'on connaissait l'opposition manifestée par l'épiscopat du Québec au début du siècle à l'égard du cinéma jugé moralement dangereux. Dans un article intitulé «De Passions en passions: le cinéma des débuts au Québec», Germain Lacasse soutient, lui, qu'à partir de 1896, année de la première projection cinématographique à Montréal et durant dix ans, «le cinématographe et la religion font bon ménage» (p. 83). Grâce à la représentation de la Passion du Christ, le cinéma pénètre non seulement les théâtres et les foires mais aussi les écoles. Les curés prêtent même des salles et collaborent à l'organisation des projections. L'apparition, en 1906, des premières salles permanentes et la représentation de spectacles profanes le dimanche déclenchent toutefois l'hostilité généralisée du clergé. La campagne des autorités religieuses contre un média menaçant les coutumes et la culture des Canadiens français neutralise l'industrie naissante du cinéma au Québec ainsi que les efforts de son pionnier, Ernest Ouimet, et permettra l'entrée en force des producteurs américains. Les évêques ne réussissent pas à faire interdire le cinéma le dimanche mais ils parviennent néanmoins à contrôler le contenu des films par l'adoption en 1912 d'une loi provin-

ciale qui établit un Bureau de censure. De fait, l'Église québécoise ne se réconciliera vraiment avec le cinéma qu'à l'aube des années 1930 lorsque des prêtres-cinéastes tourneront de multiples documentaires pour promouvoir l'idéal d'un pays rural qui doit pour sa survivance rester attaché à sa langue et à sa religion. Pour eux, ce pays «doit survivre en reculant», écrit G. Lacasse (p. 83).

Ce modèle diffère de celui observé en France et en Belgique où l'Église récupérera très tôt le cinéma à des fins apostoliques. Ainsi, en France, comme le montrent Jacques et Marie André, les pères assumptionnistes utilisent, dès 1897, des «projections lumineuses animées» pour la catéchèse et les prédications. Les productions des religieux sont même présentées dans les églises jusqu'à ce que Pie X interdise cette pratique vivement critiquée par des adversaires laïques. L'étude de Guido Convents révèle qu'en Belgique, l'Église manifeste comme au Québec son opposition aux salles de cinéma permanentes qui présentent des drames malsains et auxquelles sont accolés des débits de boissons alcoolisées. Mais les évêques appuient par ailleurs la projection, par les Jésuites en particulier, de films d'inspiration religieuse et missionnaire pour illustrer les conférences données dans les patronages et les collèges. Pour lutter contre le «mauvais cinématographe», des cinémas catholiques sont aussi créés au début des années 1910 et se multiplient rapidement.

Comme le font remarquer les directeurs du collectif, l'attitude divergente des Églises que constatent les auteurs remet en question le monolithisme présumé de l'Église catholique vis-à-vis ce mode de représentation nouveau. Ils n'avancent aucun élément d'explication mais l'analyse des trois études de cas évoquées plus haut permet d'observer qu'à l'encontre du Québec, il existait en 1895 une tradition bien établie chez les religieux de France et de Belgique d'utiliser des «projections lumineuses fixes» dont ils maîtrisaient parfaitement la technique et à laquelle ils apportaient, du moins en France, des innovations constantes.

Andrée Dufour
Université de Sherbrooke et
Université du Québec à Montréal

* * *

David Rome et Jacques Langlais, Edward Hillel (photographies), *Les pierres qui parlent. Deux cents ans d'enracinement de la communauté juive au Québec/Stones that Speak. Two Centuries of Jewish Life in Quebec*, Sillery, Éd. du Septentrion, 1992, 143 p. 35 \$

Voilà un beau livre, de commémoration et d'espoir. Poursuivant leur oeuvre commune, D. Rome et J. Langlais nous offrent une suite à leur pré-